

Après avoir exposé le mal, nous concluons par ce qu'il faudrait faire pour y remédier.

Elevé à la campagne, et ayant eu l'avantage d'y pratiquer la médecine pendant plusieurs années, j'ai pu voir ce qui se fait, au point de vue hygiénique. J'ai été ainsi, trop souvent, témoin de l'ignorance des uns, du mauvais vouloir des autres, et de l'insouciance de nos populations concernant l'hygiène, surtout l'hygiène dans les maladies contagieuses.

Certes, nous n'assistons plus à des espèces d'émeutes, au seul nom de « vaccination » ou d'isolement ; mais vous avez encore à lutter contre des gens nullement convaincus de l'importance et de l'efficacité des mesures hygiéniques prescrites ; de là leur obstination à ne pas vouloir s'y conformer.

Je me rappellerai toujours cette réponse d'un malade à qui l'on prescrivait un bain : « Mon père, dit-il, est mort à quatre-vingt-seize ans ; il ne s'était jamais baigné. Ma sœur est morte après avoir commis l'erreur que vous me proposez. Ne voulant pas mourir, je ne prendrai pas de bain. »

Ni de cet autre, animé d'un fatalisme dangereux, à qui j'exposais le danger qu'il courait en allant dans une maison où il y avait des cas de maladie contagieuse, et qui me répondait : « Si je suis pour avoir cette maladie, je l'aurai quoique je fasse. »

Ces deux exemples vous donnent une idée de la mentalité d'un trop grand nombre, à la campagne : fatalisme pour la contagion, et incrédulité pour l'hygiène.

La première difficulté qui se rencontre, c'est donc l'ignorance des notions les plus élémentaires de l'hygiène publique, et cela, croyez-moi bien, non seulement chez des cultivateurs, des ouvriers et des gens du peuples, mais dans des milieux où vous êtes loin de vous attendre à trouver des idées aussi renversantes, quand vous êtes obligé de parler d'hygiène.